

— Il faut que nous buvions ensemble, continuait le page en écrasant le pot qui n'en pouvait plus. Il faut que vous sachiez mon histoire et que vous me disiez la vôtre. Allons, l'hôtelier, allons, l'hôtesse, du vin ! du vin ! du vin !

— Ne pouvons-nous causer sans boire ? demanda le beau jeune homme doucement.

— Jamais ! répliqua le page.

— Hôlà, coquin de rustre ! se reprit-il en avisant Simonot, n'est-tu bon qu'à faire trébucher les gentilhommes qui défendent loyalement leur vie ? debout, manant, et du vin !

Simonot ne bougea pas. Le page lui appliqua au bas des reins un coup du fourreau de son épée. Le fils du beau Nicolas sauta comme une carpe en poussant les hurlements affreux.

— Debout ! te dis-je, répéta le page.

Simonot obéit cette fois ; la présence des deux jeunes gens qu'il vit en se relevant lui rendit un peu de courage, et il regarda autour de lui non sans trembler encore de tous ses membres.

— Où sont-ils passés ? balbutia-t-il.

— Qui ça ? demanda le page.

Simonot examina une dernière fois la salle pour s'assurer bien que les objets de sa terreur n'étaient point présents, et répondit :

— Les deux Garous !

Le page éclata de rire : il avait deviné.

— Ce gentilhomme en a tué un, répliqua-t-il en montrant son compagnon, et moi j'ai massacré l'autre !

Simonot ouvrit des yeux énormes et fouilla du regard sous les tables.

— Bien vrais ? murmura-t-il. C'est certain que j'ai entendu des gens se battre... mais où sont leurs corps ?

— Benêt ! s'écria le page, les Garous n'ont pas de corps. Souvient-toi de cela et va nous chercher du vin.

Ce disant, le page le poussa dehors par les deux épaules. Simonot se disait, en descendant à la cave pour chercher du vin :

— C'est juste ! c'est juste ! je suis bête ! les Garous n'ont pas de corps.

— Et pourtant, ajouta-t-il en frémissant, j'ai bien senti ses mains quand il est tombé sur moi.

Quelques minutes après, il y avait sur la table une cruche pleine et deux larges tasses. Nos deux champions étaient assis en face l'un de l'autre et devisaient de bonne amitié.

— Done, à votre santé, messire Jean, puisque tel est aussi votre nom, disait le page.

— Messire Jean, à votre santé, répondit le beau jeune homme, qui porta la tasse à ses lèvres.

— Et votre nom de famille ? demanda le page.

— Je ne m'en connais point. Et vous ?

— Moi, je ne m'en connais guère. Le sire de Graville, que je sers, m'a fait inscrire au contrôle de ses compagnies sous le nom de Jean Roland, mais c'est un nom de baptême ajouté à un autre nom de baptême, et je ne réponds qu'à ceux qui m'appellent Jean tout court.

— Alors nous nous embrouillerons souvent, mon camarade. Je vous appellerai Jean, vous m'appellerez Jean, et le diable y cherchera sa vie.

— On peut s'entendre, répliqua le page : j'ai les cheveux noirs comme un charbon, je serai Jean le Brun. Vous êtes doré comme Phébus-Apollon, vous serez Jean le Blond.

— C'est cela, dit Jean le Blond en courrant de bon cœur, voici déjà une affaire réglée.

— Et buvons, ajouta Jean le Brun en forme de *conclusum*. Il vida sa large tasse, tandis que son compagnon avalait modestement deux ou trois gorgées.

Il faut le répéter, c'étaient deux enfants charmants et qui paraissaient plus charmants l'un auprès de l'autre, par le contraste. Jean le Brun avait vécu davantage et peut-être plus heureusement ; il avait vu le monde, ce monde corrompu, passionné, batailleur, qui entourait alors les maisons souveraines ; il savait trop ce qu'il ne faut point savoir, mais, par fortune, son cœur résistait aux moqueries du scepticisme qui voulait entrer dans son esprit. De tout cela, il y avait des traces sur son visage éveillé, hardi jusqu'à l'effronterie, railleur, mais franc, espègle, mais bon.

C'était de la graine de soldat.

Jean le Blond était plus sérieux, plus timide et plus ignorant de la vie. On eût dit parfois qu'il sortait, d'un cloître ou d'un ermitage. Il avait les étonnements naïfs d'un enfant. Souvent son front devenait tout à coup pensif et se chargeait de ces nuages qui font croire à la destinée. Son regard n'était pas rempli, comme celui de son compagnon, de provocations étourdies ; mais quand il relevait sa paupière, sous le coup de la surprise ou de l'indignation, il y avait dans sa prunelle l'orgueil sévère d'un fils de roi.

Pauvre Jean le Blond ! ses beaux cheveux tombaient pourtant sur une cape en simple drap un peu mûr et rapé ; son épée n'avait qu'une poignée de fer, et l'on voyait la corde à travers les velours de sa toque. Il faillait en vérité l'élégance altière de sa taille et le grand air de son visage pour relever l'humilité de ce costume.

Jean le Brun, lui, était habillé comme il faut, et si sa casaque de velours vert blanchissait au coude, c'est qu'il frotteait un peu trop souvent les coudes de sa casaque contre les tables de tavernes. Quand il eut bu, il tendit sa main à Jean le Blond, qui la serra.

— Eh ! quelle parité main blanche vous avez là ! s'écria le page étonné ; c'est avec ça que vous maniez votre épée ? Tu bleu ! mon camarade, sans reproche, vous la maniez bien pourtant, et si vous aviez voulu...

— Il me semble, dit Jean le Blond, que je pourrais vous faire un compliment pareil. De nous deux, ce n'est pas moi qui ait été généreux le premier.

— Je vais vous dire : quand j'ai vu ma lame noire auprès de votre cou blanc, car, ne vous en déplaise, mon camarade, vous avez l'air d'une fille déguisée en garçon, je ne me suis plus souvenu de tout le fil que vous m'aviez donné à retordre. Il m'a semblé tout à coup que vous étiez un enfant délicat et faible, j'ai eu comme une vision, et j'ai reculé devant un assassinat.

— Cela prouve un bon cœur, ami Jean, répliqua sérieusement le beau jeune homme ; et je vous remercie d'avoir eu compassion de moi.

— Mort-diable ! s'écria le page ; bien m'en a pris, car il vous restait une parade, et mon épée était plus loin que je ne pensais de votre cou de satin, beau prince déguisé... Mais ne parlons plus de cela, je me trouve bien partagé en disant : Nous sommes quittes... Avez-vous l'escazelle bien garnie, vous ?

Jean le Blond rougit jusqu'à la racine de ses cheveux.

— Je suis très-pauvre, répondit-il en perdant son sourire.

— Eh bien, s'écria Jean le Brun, n'y a-t-il pas là de quoi prendre un air de circonstance ? Je vous en offre autant, mon camarade ; le diable danse bien souvent dans mon escazelle,